LA DUPLICE.

PARIS.

XIX

Oui, nous avons encore quelque chose à dire, et tout simplement, mais selon la pensée de beaucoup d'hommes croyant à la justice et à ces réparations.

Au lendemain même de la visite de Nicolas, après l'admirable et fraternel accueil fait au Tsar par le peuple français et par la France, un journal de Berlin, le *Tageblatt*, écrivait ces mots à l'adresse de la France qui ne provoque personne et dont aucune parole n'exprime un sentiment de revanche :

"Si la *Duplice* poursuit le but de revanche des patriotes des boulevards parisiens, il se pourrait bien que la France eût à décorer d'embâmes de deuil d'autres statues de la Place de la Concorde."

Cette phrase, peut-être de quelqu'un de ceux à qui Paris confiant accordait une hospitalité qu'on ne doit point accorder aux personnages interlopes dont on ne dit pas le nom, est à la fois méchante, ma bonnête et significative.— Tant pis! Il ne fallait pas l'écrire.

Mais cet air de dédain à l'endroit des patriotes des boulevards parisiens peut si vraiment blesser ceux qui en sont l'objet, et ne convient-il pas toujours de garder son esprit contre ceux qui en ont et le silence vis-à vis de ceux qui en peuvent en avoir? Il est des choses absolument bêtes, idiotes, qu'on ne doit jamais relever, et certains individus, inconnus sans cela, sont trop fiers de voir qu'on s'occupe d'eux. Aussi, les patriotes des boulevards parisiens n'ont-ils pas grand souci à avoir sur ce que peut penser et dire d'eux un folliculaire quelconque de Berlin ou d'ailleurs; et si Bismarck n'est plus le très haut Chancelier de l'Allemagne, chacun sait que ces vipères vivent encore et continuent leur métier.

L'on sait que, demain, si la guerre éclatait, si la France avait besoin pour sa défense de tous ses patriotes et de tous ses enfants, tous les boulevardiers de Paris, sauf les espions étrangers qui se trouvent parmi eux, ne marchanderaient ni leur vie ni leur sang. Il ne convient ni de railler leur patriotisme ni de douter de leur courage. Ils ont fait leurs preuves, les boulevardiers comme les autres, et du moment qu'ils sont Français, vous pouvez croire que l'amour de la France est en eux, qu'ils ont en eux le souvenir de ce qui ne doit point être oublié, et qu'ils sauront, le cas échéant, quelle que soit la forme du devoir, remplir ce devoir avec tout le courage et l'héroïsme voulus. S'ils peuvent accueillir le Tsar avec toutes les acclamations de l'enthousiasme et de l'amitié, trouvant convenable de prouver que le peuple français est vivant dans toutes ses classes, ils peuvent faire encore autre chose, les boulevardiers parisiens, et l'occasion n'en est peut-être ni impossible ni éloignée. Qui sait? Et qui sait n'en ai-je la n'arrivera pas avant que Guillaume le désire!

Quoi qu'il en soit, railler les Parisiens et Paris, même quand on est de Berlin, est de fort mauvais goût.

Si ce n'était pas idiot, ce serait odieux.

XX

Que Paris lui-même, comme disait Montaigne, ait ses *vennes*, ses laideurs ou ses misères sociales dans les conditions actuelles de notre très haute civilisation, c'est possible, et plusieurs millions d'individus ne sont point réunis et entassés dans une grande ville moderne, appartenant à tous les rangs et à toutes les classes, depuis celui qui vaut le moins jusqu'à celui qui vaut le mieux, avec un grand nombre d'étrangers du reste, sans qu'il y ait des misérables et des criminels parmi ceux qui valent le moins. Le mal est partout, comme le bien, et vous pouvez trouver le mal dans le moindre village, parmi ceux qui ne sont point nés ou ne vivent pas dans ces immenses cités de gloire, de luxe et de vices qu'on se plaît quelquefois à appeler des Babylones, en souvenir peut-être de Balthasar, de Daniel et de la fosse aux lions.

Paris, il est vrai, a ses lions au Jardin des Plantes, mais point de Balthasar, et s'il est présentement un Daniel dans la Babylone française, Zola ou tout autre, il ne court aucun risque d'être jeté aux bêtes et dévoré par elles.

Mais si vous dites que Paris est une grande ville, une très grande ville, non pas seulement parce qu'elle possède près de trois millions d'habitants, mais encore parce que cette ville, magnifique et splendide, riche de tant de palais et de monuments, si animée et si vivante dans toute l'intensité de la vie et de ses manifestations multiples, est active entre toutes, laborieuse, courageuse, intelligente, géniale et créatrice, vous dites bien et vous constatez simplement ce que nul ne peut contredire, pas même le folliculaire du *Tageblatt*.

Paris est un puissant laboratoire pour toutes les intelligences et toutes les œuvres. On y pense, on y travaille et l'on y crée incessamment. Les sciences, les lettres et les arts, ces signes éclatants de la civilisation et du progrès, n'y reçoivent le mot d'ordre ni de Londres, ni de Rome, ni de Vienne, ni même de Berlin, et les métiers eux-mêmes, avec un rare sentiment de la perfection, honteux de ce qui est vulgaire et grossier, n'admettant point ce qui est informe ou laid, s'y élèvent par le goût jusqu'à la hauteur de l'art. L'*article de Paris* est connu dans le monde entier, et si toutes les femmes du monde ne peuvent pas avoir la grâce et l'élégance de la Parisienne, ce je ne sais quoi qui peut tenir lieu de beauté, elles ne puisent assurément à leurs charmes en adoptant les modes de leurs sœurs de Paris. Elles gagnent même beaucoup à sourire comme elles.

En disant que Paris est une ville hospitalière, d'une hospitalité large et généreuse, ne se refusant à personne, recevant le pauvre comme le riche, l'ouvrier comme le millionnaire, l'artiste comme l'artisan, l'étranger quel qu'il soit, lui donnant toujours trois fois plus qu'elle ne reçoit, fût-il très riche ou très glorieux, souverain d'une souveraineté quelconque, est ce que vous exagérez une vérité connue, admise et certifiée par tant de preuves, tant de voyageurs et tant d'hôtes venus des quatre coins du monde et qui ne peuvent plus oublier?

Car le voyageur étranger, un instant l'hôte de Paris, n'oublie plus jamais ce qu'il a vu dans cette merveilleuse ville, ce qu'il y a entendu et ce qu'il y a éprouvé de nouveau, d'étrange et de grand.

XXI

Ce n'est Victor Hugo, croyons-nous, qui a nommé Paris la *Ville-Lumière*, et qui l'a bien nommée.

L'expression n'est pas trop prétentieuse, et si le grand poète Hugo, Franc-Comtois par l'origine, aussi admirable Français du reste qu'il fut admirable poète, n'avait pas, à son entrée dans la vie et dans la pensée, trouvé la ville qui se nomme Paris, il n'y avait point trente mille degrés de l'initiation que le génie isolame lui-même pour être le génie et pour rayonner comme d'un sommet suprême, ayant en lui une part vivante de l'esprit de l'éternelle cité, étant une des expressions les plus éclatantes de sa puissance créatrice et suivant son porte-parole devant le miroir de son poète toujours superbe et son *Vates* souvent divin, la France pourrait-elle se glorifier aujourd'hui du Victor Hugo qu'elle a eu, qu'elle a mis au Panthéon et que le monde entier connaît? Tous les grands hommes de la France, dans les sciences, dans les lettres, dans les arts, dans l'éloquence, dans la législation et dans la politique, auraient-ils été grands sans Paris? Où donc aurait été leur trépied, leur tribune ou leur autel? Dans quelle autre ville auraient-ils trouvé la chaire sacrée de Notre-Dame, la haute chaire du savant et du professeur, au Institut, une Sorbonne, un Collège de France et ce laboratoire où Pasteur vient de mourir dans toute la grandeur simple d'un bienfaiteur de l'humanité.

Et quand tous ces hommes, pour la plupart venus des quatre coins de la France, arrivaient à Paris, jeunes souvent et pauvres, qu'étaient-ils? Qui les connaissait? En même temps, comme ils étaient des hommes, comme ils avait la courageuse lutte des intelligences sur ce sommet haut comme un Sinaï, ils voyaient devant eux et autour d'eux, s'offrant comme exemple, comme appel et comme encouragement à leur noble ambition, tout ce qui pouvait élever la pensée, grandir l'esprit, faire battre généreusement le cœur dans l'émotion d'un grand sentiment, rêver la foi et le devoir dans leur forme la plus glorieuse, selon la conception d'une beauté supérieure, pour des œuvres qu'on ne voudrait ni médiocres ni mortelles.

Car Paris n'est pas qu'un *centre* comme pourrait le faire croire à quelques-uns l'un des livres fameux de Zola, que Zola, du reste, corrigera demain dans un autre livre qui sera sa réhabilitation et qui montrera Paris sous son véritable aspect et dans sa véritable lumière, avec une tête très fière et très belle, avec une pensée toujours en action et toujours féconde, avec une volonté constante dans le progrès qui est la vie, avec un cœur qui ne cesse jamais de battre et qui se commet jamais que des erreurs d'un cœur trop vivant, qui bat parfois trop vite et qui aime trop. Les emportements de la passion, avec l'éclat qui accompagne cette passion, sont bien plus les excès de la foi et de la vie que les signes de la faiblesse ou du scepticisme. Paris vit puissamment et sent de même.

Ses dessous seraient-ils assez vastes, assez profonds et assez hideux pour qu'il subît le châtiment et la mort des coupables?

Ne trouverait-on pas trois justes dans Paris?

XXII

Quelle étrange ville que Paris, avec son attraction, ses séductions et sa force de possession!

Dès que Paris vous tient, vous ne vous appartenez plus, et vous emporteres toujours une partie de lui-même en le quittant, sans qu'il en soit pour cela diminué ou amoindri.

Est-ce toujours vous qui parlez quand vous êtes un de ses fils ou que vous avez été l'un de ses hôtes; et dans le lointain des choses indistinctes, après le temps qui apporte communément l'indifférence ou l'oubli, n'est-ce pas encore un peu avec lui que vous pensez, que vous parlez et que vous vivez? Et pourquoi donc en ce moment même, l'auteur de ces lignes inutiles sans doute et multipliées, qui est si loin de Paris pourtant, ne peut-il point sortir du cercle magique tracé par ce nom souverain? Oui, pourquoi?

Et si nous disons plus haut, sans le chauvinisme du Français qui se sent très fier en regardant la *Colonne* que c'est véritablement Paris qui a fait les hommes glorieux qui illustrent la France depuis plusieurs siècles, donnant sans mesure l'hospitalité de sa pensée et de son esprit à ceux qui la demandent, ce n'est point trahir la vérité que constater que Paris a de même pouvoir de renommée, d'illustration et de *sacre*, pourrions-nous dire, pour tous les étrangers qui aspirent à la grandeur et à la réputation, et qui veulent être quelque chose pour leur patrie et pour l'humanité. Car c'est Paris qui sacre leur génie, comme s'il était un autel, et Rome elle-même n'a plus de pouvoir en dehors de la sanctification. Berlin est une caserne, Londres est une boutique, et St-Pétersbourg s'incline devant Paris.

Est-ce à dire, comme certains le prétendent, parceque son hospitalité ne se refuse jamais, parceque Paris possède des illustrations de toute nationalité, que l'admirable ville française n'ait pas un caractère à elle, une originalité ou une individualité très puissante, et qu'elle soit la ville banale du cosmopolitisme, avec toutes les passions curieuses, avec toutes les curiosités flottantes, avec tous les rendez-vous du plaisir, du luxe et de la vanité humaine? N'y a-t-il que des théâtres à Paris, et des filles, qui ne sont pas ordinairement des Parisiennes? Et parceque la France n'a plus d'empire ou de royauté, parcequ'il n'y a plus de Tuileries royales ou impériales avec une cour, des courtisans et peut-être des courtisanes, et que c'est un honnête bourgeois qui recevra le tzar Nicolas, quand sa femme, honnête et bourgeoise aussi, fera le même honneur à la tzarine, aux applaudissements de la France entière, est ce que Paris cesse d'exister pour cela, n'ayant plus ni tête ni cœur, ni âme ni voix, mort comme une vieille dame passée, ruine ancienne qui ne palpite plus, simple nom historique auquel il ne reste plus qu'un souvenir de gloire, même incapable de dire quelle est la statue voilée qui pleure aujourd'hui sur la Place de la Concorde?

Guillaume lui-même ne le croit certainement pas, et Bismark le croit bien moins.

XXIII

Non, Victor Hugo ne s'est pas trompé.

La splendide et puissante prêtre de *Notre Dame*, celui qui mettait le Livre plus haut que la pierre, la pensée plus haut que le monument, connaissait bien Paris. Il en a eu en lui, répétons-nous, l'esprit, le souffle et la parole. Ce n'est pas lui qui aurait dit que Paris, la cité des œuvres immortelles et ininterrompues, est une ville athée. Sans la foi, qui est le dieu intime et mystérieux que chacun porte en soi, l'on ne fait rien, de grand surtout, et c'est bien la foi qui transporte les montagnes ou qui permet à l'homme d'atteindre leurs sommets pour une immensité d'horizon où la révélation s'affirme dans la lumière.

Oui, malgré ses ombres, ses obscurités, ses dessous de misères et de laideurs sociales qui sont encore la honte de notre civilisation, Paris est *Lumière*. Ce n'est pas le mensonge qui s'en dégage, ou l'iniquité, et les rayons qui partent de ce sommet lumineux, pour tous ses directions et pour tous les lointains, sont nécessaires au monde. L'effacement de Paris, dans une éclipse totale et finale, mettrait ce monde dans une demi obscurité, ainsi qu'il est arrivé quand tomba l'antique Rome de la civilisation.

Mais si Paris est une lumière, une grande lumière, sans avoir la prétention ou l'orgueil d'être la *Lumière, Lumen* sinon *Lux*, c'est que Paris, avant tout, par dessus tout et au-dessus de toutes les autres grandes villes du monde et de la civilisation, sans en excepter une seule, est une *Conscience*.

C'est peut-être cela qu'on a oublié de dire.

Chacun, du reste, le sent ou le comprend.

Cette ville, certes, dont l'histoire est si tourmentée, si agitée, si pleine de combats, de luttes, de travaux, d'événements et de drames, car Paris est depuis longtemps le champ de bataille de l'esprit, de la pensée et de la liberté, a pu et dû commettre bien des fautes et des erreurs dans sa vie et dans sa formation. Elle ne s'est pas créée en un jour et sans peine. Il lui a fallu passer par plus d'une forme et par plus d'une épreuve. Admettons même, avec ceux qui ne comprennent pas toujours les douleurs de la purification et du progrès, qu'elle ait commis des crimes dont la responsabilité est difficile à éclaircir ou à dégager, sans qu'elle même, du reste, cherche à en faire des vertus et à s'en glorifier. Tout cela est probable, pour ne pas dire certain, et la loi qui a voulu du sang et des sacrifices dans tous les temps, loi qui n'est pas encore absolument chrétienne, n'est pas encore abolie et doit peut-être vivre plusieurs siècles encore. Mais jamais ville au monde, parmi celles qui ont été et parmi celles qui sont, grandes par le nom et par les œuvres, n'a eu et n'a comme elle l'amour ardent de la vérité et la passion de la justice. Ce sont cette vérité et cette justice, avec la liberté qui doit en être le prix, par le travail possible et par le devoir compris selon les diverses époques ou périodes sociales, qu'elle a constamment et courageusement cherchées, audacieusement et révolutionnairement parfois, mais toujours avec une ardeur de sentiment que vous ne retrouvez qu'à certaines heures d'Athènes et de Rome. Car le Paris du moyen âge, avec sa royauté et son peuple, est déjà vivant, et il pense au-delà de son siècle.

Et c'est peut être pour cela, à cause de son audacieuse recherche de la vérité, de sa courageuse agitation pour la justice, que Paris s'est fait une *conscience* plus haute et plus éclairée qu'aucune autre ville illustre dans le monde et dans les temps.

XXIV

Nous ne disons point que Paris ne se trompe pas ou ne puisse pas se tromper, que la passion ne puisse pas l'emporter au-delà de la raison et jusqu'à l'œuvre coupable ou l'acte condamnable, et l'infaillibilité n'appartient pas plus aux cités qu'aux hommes. Paris a en sa *Commune* impossible au lendemain d'un désastre épouvantable, à la grande joie d'un vainqueur auquel il était ermiuel de donner cette joie.

Mais Paris, malgré tout, a la conscience de ce qui est grand et de ce qui est juste. Il comprend pour lui-même ce qui est son droit et ce qui est son devoir, et cela sans l'égoïsme des esprits étroits et des cœurs sans générosité. Il ne se sépare point de la France, ni même du monde, sentant en lui une force d'humanité et de civilisation qui doit obéir à la loi d'expansion et de rayonnement. Et quand il apprécie et juge les autres avec son esprit qui voit juste, avec sa conscience qui est supérieure à toute lâcheté et à toute vénalité, il ne se trompe pas. Paris, s'il le faut, sait se condamner lui même, et il ne s'en fait pas même un mérite. Aussi, croyons que plus d'un souverain étranger, flatté et adulé chez lui, déclaré très grand par ses sujets agenouillés et craintifs, n'est anonnement indifférent ou insensible à l'opinion que peut avoir de lui le Paris qui juge et parfois condamne. Il en est de même du peuple, qui sent vivement le blâme comme l'approbation et qui peut être fier du sentiment d'amitié que lui manifeste la ville à l'incorruptible conscience. Que Guillaume de Prusse serait fier si Paris le saluait! Et si l'Italie latine voulait parler, revenue à elle-même, ne dirait-elle pas qu'elle a plus souffert d'un froid regard de Paris qu'elle n'a été heureuse, joyeuse et orgueilleuse de tous les sourires de Bismark et de toutes les amitiés de Guillaume? Car si l'Italie, elle aussi, a une conscience, et une conscience qu'il ne nous convient pas d'attaquer, puisque les rois violentent souvent la conscience de leurs sujets et de leur peuple, l'Italie n'en a pas moins senti que la conscience de la France était au-dessus de la sienne et la dominait. Le Quirinal, sans qu'on le lui dise, a compris qu'il était moins haut que Montmartre, et le roi d'Italie, en prenant possession de Rome, ne l'a point élevée à la hauteur de Paris. A tout péché miséricorde, du reste, et Paris, pas plus que la France, ne connaît la haine et la rancune.

Non, Paris, pas plus que la France, ne connaît la haine et la rancune, qui sont des sentiments au-dessous d'un grand peuple et dont une vaillante nation ne couronne pas et ne se glorifie point. Les républiques démocratiques n'ont pas le droit d'être haineuses à l'endroit des peuples, sachant même rendre justice aux souverains qui ne trompent pas et n'égarent point leurs peuples.

Pourtant, si Paris se souvient, *si memor est*, et s'il se souvient surtout pour se rappeler et pour rappeler aux autres que la conscience et la justice ne sont pas de vains mots ou des mensonges, faut-il le bombarder encore une fois?

J. GENTIL.

L'AUMONE.

Pierre et Jésus, la gaule en main,
Ont cheminé le grand chemin.
Et las, ils frappent à la porte :
Ils entrent chez un paysan.
Mais en leur crie :— "Allez vous en,
"Et que le diable vous emporte!"

—"On voudrait un bout de pain bis,
Dites-en vous-même nos habits.
Un coin pour dormir dans la crèche."
—"Gagnez du pain s'il vous en faut,
Et sortez moi d'ici bientôt.
Vous dormirez mieux à la fraîche!"

Alors un voleur apparut,
Qui vient tout droit de la forêt,
L'œil mauvais et la barbe dure;
Il a le sabre et le manteau,
Le grand chapeau le grand coutsau,
Et trois couteaux à sa ceinture.

—"Oui, monsieur le voleur, entrez,
Prenez tout ce que vous voudrez.
Voici du bon lard à la poutre,
Du pain, du beurre et des œufs frais,
Et du lait dans le pot de grès,
Et voici du vin vieux dans l'autre....."

—"Je veux voir tes écus, butor!"
—"Vous en aurez d'argent et d'or,
Et mon lit pour y faire un somme...."
—"Ah! dit Pierre, le suis bien vieux,
Et j'apprends bien tard qu'il vaut mieux
Être un voleur qu'un honnête homme!"

PROVERBES RUSSES.

—Pour goûter le bien, il faut avoir éprouvé le mal.

—Quand la maison est trop haute, il n'y a rien au grenier.

La Reine Amélie de Portugal

A L'INSTITUT PASTEUR.

Je n'avais pas revu le perron de la rue Dutot depuis le jour où, parmi les palmes, les écussons et les trophées, dans un triomphe inoubliable, le cercueil du Vieux Maître en descendit les marches, écrit Jules Codane.

Je viens de le revoir au moment où, sérieuse et souriante, l'air ravi de son excursion au pays des microbes et des antitoxines, la jeune reine de Portugal descendait de voiture, accueillie sur le seuil par MM. Duclaux, directeur, Roux, Metchnikoff, Marmoreck, et par le gendre de M. Pasteur, M. René Vallery-Radot.

Sa Majesté est accompagnée du ministre de Portugal à Paris, de la très gracieuse duchesse de Palmella, du docteur Lencastre, de MM. de Figalho et Vasconcellos; et pendant la minute que durent les présentations au seuil de la Bibliothèque, l'œil s'amuse au contraste entre les impeccables jaquettes et les chapeaux tout luisants neuf des diplomates de la suite, et les redingotes informes, les chapeaux à rebrousse-poil, les cheveux en broussailles de ces admirables savants qui tout de même ont fait un brin de toilette, quitté leur blouse de laboratoire et leur tablier de travail pour recevoir la jeune Majesté.

Tout de suite, la Reine est en pays ami. Voilà longtemps qu'elle connaît Émile Roux. C'est lui qui l'a aidée de ses conseils pour la fondation de son Dispensaire de Lisbonne, qui lui tient fort à cœur. Elle le lui rappelle en termes pleins de bienveillance, interroge M. Duclaux sur le temps où il était encore le seul élève de Pasteur, félicite M. Metchnikoff sur la géniale trouvaille des lois de la phagocytose, complimente M. Marmoreck sur le sérum antistreptococcique, s'étonne de l'absence du docteur Chantemesse, dont elle connaît les travaux et que son service retient à l'hôpital.

Dans la grande salle de travail du rez-de-chaussée, où MM. Martin et Chaillou rejoignent le petit cortège, une véritable exposition de préparations microscopiques, de cultures microbiennes, de toxines et de sérums a été préparée par les soins de M. Duclaux.

La Reine veut tout voir, regarde à tous les microscopes, manie les ballons et les éprouvettes, et—non contente des exclamations distraites, des "Comme c'est curieux!" dont les grands d'ici-bas honorent habituellement les explications scientifiques que leur grandeur ne leur permet pas d'éluder—elle pose cent questions précises, montre qu'elle a déjà acquis une foule de notions exactes, qu'elle est au courant d'un tas de détails de technique. C'est ainsi qu'elle discute avec MM. Roux et Duclaux des avantages du cheval et des inconvénients de la chèvre comme terrain de préparation du vaccin antidiphtéritique.

Et la voilà tenant et contemplant avec l'émotion que donnent les reliques les ballons primitifs où Pasteur fit en 1860 ses toutes premières recherches sur les impuretés de l'atmosphère.

Elle s'est attardée au laboratoire où dessèchent, à une température toujours égale, les moelles de lapin pour fabriquer le vaccin de la rage. Elle a vu vacciner une quinzaine de mordus, s'intéressant surtout aux cas des tout petits, qu'elle encourage et qu'elle console quand la piqûre sous-cutanée leur arrache des larmes....

Partout, dans le laboratoire, dans les salles d'inoculations, dans les chenils qu'elle veut visiter, elle veut apprendre tout ce qui peut lui être utile pour son institut Pasteur de Lisbonne.

Elle visite enfin la crypte magnifique, encore inachevée, qui déjà porte à son fronton cette inscription toute simple :

ICI REPOSE PASTEUR

et où la mosaïque et les fresques de Luc-Olivier Merson racontent la vie du grand homme.

La reine Amélie, dont la simplicité charmante et l'intelligence si nette ont ravi les moins monarchistes parmi les assistants, tend la main à M. Vallery-Radot et le charge de ses sympathies les plus vives pour la veuve du grand savant à la mémoire duquel elle a tenu à rendre hommage. Au moment de partir, elle remercie M. Duclaux en termes fort aimables, puis se tournant vers Roux, elle lui dit avec cette grâce sérieuse et ce sourire nuancé d'un peu d'émotion dont elle a le secret :

—Grâce à vous, monsieur Roux, nous avons pu sauver, dans ma nouvelle patrie, un grand nombre de petits enfants condamnés à mort par la diphtérie : je vous en suis profondément reconnaissante. A présent, trouvez-moi le remède à la tuberculose : chez nous comme chez vous, elle fait d'horribles ravages. Autour de mon hôpital, à Lisbonne, il y a de grands terrains vides qui attendent votre prochaine découverte qui nous forcera à bâtir un hôpital supplémentaire.

Hélas! Roux n'a rien pu promettre. Mais il cherche ; Metchnikoff aussi et leurs élèves. Et qui sait si le vœu d'ardente charité de la jeune reine ne portera pas bonheur à ses hôtes de ce matin?....

LES DUMAS

—ET—

Mme SAND

A PROPOS DE LA "DAME AUX CAMÉLIAS."

L'autre soir, la *Dame aux Camélias* a été représentée pour la millième fois à Paris.

Mme Sarah Bernhardt disait, à cette occasion, qu'elle voulait fêter cet événement littéraire, unique, peut-être, dans l'histoire du théâtre, par une représentation de gala d'un caractère tout particulier. Comme la grande artiste désirait apporter à cette solennité tout l'éclat possible, elle en avait reculé la célébration à une date ultérieure. Disons tout de suite qu'un des attraits du spectacle a été la représentation d'un avant-propos en un acte écrit par un de nos poètes dramatiques les plus ingénieux à la gloire des trois Dumas.

Sait-on qu'en inscrivant le titre du roman d'amour dont la fortune allait être si haute, Dumas fils a, avec l'insouciance de ses vingt ans, commis une faute de français? L'Académie écrit *camellia* et non *camélia*. Dumas fils l'a reconnu lui-même plus tard dans une note d'ailleurs fort spirituelle et des plus élogieuses pour George Sand, qu'il fit entrer en cause de la façon la plus ingénieuse. "Ce n'est pas, dit-il, pour protester contre l'étymologie du mot *camellia* que j'écris ce mot avec un seul *l*, c'est parce que je croyais jadis qu'on l'écrivait ainsi, et si je me tiens à cette orthographe malgré les critiques des érudits, c'est que, Mme Sand écrivant ce mot comme moi, j'aime mieux mal écrire avec elle que bien écrire avec d'autres."

On n'est pas plus respectueux du génie, ni plus galant. Ce respect, Dumas fils le témoignait à George Sand dès sa plus tendre jeunesse. On sait comment il fit sa connaissance. C'était en 1850. Le jeune Dumas, se trouvant en Allemagne, eut l'occasion de lire tout un paquet de lettres de Mme Sand à Chopin. Ces lettres étaient d'un caractère absolument intime. Dumas fils s'en rendit acquéreur sur-le-champ. Revenu à Paris, il n'eut rien de plus pressé que de faire savoir à l'illustre auteur de *Lélia* qu'il tenait ces lettres à sa disposition.

***

George Sand, touchée du procédé, lui répondit par ce billet, auquel les récentes révélations sur le voyage à Venise donnent un attrait d'actualité :

Nohant, 14 août 1850.

Je ne vous ai pas remercié en personne, monsieur, et vous me chagrinerez beaucoup si vous m'ôtez le plaisir de le faire de vive voix à Nohant, c'est-à-dire à la campagne, où l'on se parle mieux en un jour qu'à Paris en un an. Je ne suis plus sûre d'y aller avant la fin du mois. J'ai été malade, retardée par conséquent dans mon lit.

Si vous pouviez venir d'ici au 25, j'en serais bien contente et reconnaissante. Si vous ne le pouvez pas, ayez l'obligeance de faire porter le paquet, bien cacheté, chez M. Falampin (pardon pour le nom, ce n'est pas moi qui l'ai donné au baptême à ce brave homme), rue Louis le Grand, 33

Je ne veux pas encore perdre l'espérance de vous voir ici avec votre père. Il me disait, ces jours-ci, qu'il y ferait son possible, à condition d'être embrassé de bon cœur. Dites lui que je ne suis plus d'âge à le priver et à me priver moi-même d'une si touchée marque d'amitié et que je compte bien le redevoir à bras ouverts.

C'est à la suite de cette lettre que Dumas fils fut admis dans l'intimité de Mme Sand. Quant au père il avait été et il était resté un des amis de la première heure. Et c'est à lui que l'auteur de *Lélia* s'adressa quelques années plus tard lorsqu'elle eut à répondre aux attaques contenues dans une biographie parue sous la signature d'Eugène de Mirecourt. Cette réponse des plus curieuses et presque inconnue, parue à l'époque dans le journal le *Mousquetaire*, d'Alexandre Dumas, est d'autant plus intéressante que George Sand y parle de Jules Sandeau d'Alfred de Musset, mis en cause par le biographe.

Voici un extrait de cette lettre :

J'arrive au premier des faits que j'ai pu démentir, faisant très bon marché de tous les autres. Je vous le citerai, permettez-moi, monsieur :

"Au milieu de cet enivrement du succès, elle eut le tort d'oublier les fidèles compagnons de ses mauvais jours. Sandeau, blessé au cœur, partit pour l'Italie seul, à pied, sans argent."

1. M. Jules Sandeau n'est jamais parti pour l'Italie à pied et sans argent. Bien que vous semblez insinuer que, s'il était sans argent c'était ma faute, ce qui suppose que, brouillée avec moi, il eût accepté de moi l'opposition injurieuse et que vous n'avez pas eu l'intention de faire) je vous assure, et il vous assurerait s'il besoin, qu'il avait des ressources acquises à lui seul.

2. Il ne partit pas le cœur blessé. J'ai de lui des lettres, aussi honorables pour lui que pour moi, qui prouvent le contraire; lettres que je n'ai pas de raison pour publier, sachant qu'il parle de moi avec l'estime et l'affection qu'il me doit.

Je ne défendrai pas loi M. de Musset des offenses que vous lui faites. Il est de force à se défendre lui-même, et il ne s'agit que de moi pour le moment. C'est pourquoi je me borne à dire que je n'ai jamais confié à personne ce que vous croyez savoir de sa conduite à mon égard et que, par conséquent, vous avez été induit en erreur par quelqu'un qui a inventé ces faits. Vous dites qu'après le voyage d'Italie je n'ai jamais revu M. de Musset. Vous vous trompez, je l'ai beaucoup revu, et je ne l'ai jamais revu sans lui serrer la main. Je tiens à cette satisfaction de pouvoir affirmer que je n'ai gardé d'amertume contre personne, de même que je n'ai jamais laissé de durable et de fondé à qui que ce soit, pas même à M. Dudevant, mon mari.

La lettre était suivie de ce curieux post-scriptum :

Cher confrère,

Nous saisissons avec empressement cette occasion de vous témoigner, une fois de plus, notre dévouement, notre estime et notre admiration,

Alexandre Dumas, Alexandre Dumas fils, comtesse Daub, Paul Bocage, Roger de Beauvoir, Georges Bell, Aceline, Philibert Audebrand, Eimann, Léon Gatayes, Casimir Daumas, Armand Baschet E. Dubreuil, Max de Goritz.

Deux jours après, paraissait dans le journal de Dumas la réponse d'Eugène de Mirecourt, envoyée par ministère d'huissier, en vertu du droit conféré par la loi. Dumas mettait les rieurs du côté de George Sand en publiant de nouveau le post-scriptum qu'on vient de lire plus haut. Et l'auteur de *Lélia* remerciait aussitôt son illustre ami par ce mot :

Cher maître et ami,

La réplique de mon biographe ne m'empêche pas de maintenir d'une manière absolue tout ce contenait ma lettre. Mais je me réjouis de cette réplique, puisqu'elle m'apporte un témoignage d'affection ou de sympathie de votre part et celle de vos amis. Merci à vous, merci à votre fils, merci à eux tous et à vous de cœur,

GEORGE SAND.

***

Dumas fils était entré de plein pied dans l'affection de Mme Sand, qui aimait à se dire sa "maman" et à l'appeler son "cher enfant". On était à la veille du *Demi-Monde*. A quelque temps de là, le jeune maître recevait de Nohant cette lettre où George Sand donne sa pensée tout entière sur cette pièce qui a longtemps passé pour être le chef-d'œuvre de Dumas et à qui elle dit tout ingénuement qu'elle préfère la *Dame aux Camélias* :

Je ne vous ai pas vu depuis le *Demi-Monde*; vous n'étiez pas à Paris, je crois, quand j'ai vu la pièce. C'est un chef-d'œuvre d'habileté, d'esprit et d'observation. C'est bien un progrès comme science du théâtre et de la vie, et pourtant j'aimais mieux Diane et Marguerite, parce que j'aime les pièces où je pleure. J'aime le drame plus que la comédie, et, comme une bonne femme, je veux me passionner pour un des personnages. Je regrettais que la jeune fille du *Demi-Monde* fût si peu développée après avoir été si bien posée, et que cette scélérate, si vraie d'ailleurs et si bien jouée, fût le personnage absorbant de la pièce. Je sais bien qu'après avoir fait la Dame aux Camélias intéressante, vous deviez faire le revers de la médaille. L'art veut ces études impartiales et ces contrastes qui sont dans la vie.

Aussi ce n'est pas une critique que je fais. Je vous tiens toujours pour le premier des auteurs dramatiques dans le genre nouveau, dans la manière d'aujourd'hui, comme vous pero est le premier dans le genre d'hier. Moi, je suis du genre d'avant-hier ou d'après-demain, je ne sais pas et peu m'importe. Je m'amuse à ce que je fais; mais je m'amuse encore mieux à ce que vous faites, et vos pièces sont pour moi des événements de cœur et d'esprit. Me ferez-vous plaisir la prochaine fois? Si vous êtes dans cette veine là, je vous promets de ne pas m'en prendre....

L'amitié est devenue des plus étroites. Les liens se resserreront davantage avec les années. Le "cher monsieur" qu'on remerciait pour l'envoi des lettres écrites à Chopin est devenu le "fils" et ce "fils" rend bientôt à sa "maman" l'affection que celle-ci lui porte, au point de rester son collaborateur anonyme dans une pièce qui triomphe sur la scène: les trois premiers actes du *Marquis de Villemer* sont d'Alexandre Dumas fils. Mais l'auteur dramatique entend, ne fût-ce que par galanterie, qu'il y ait réciprocité, et il envoie les épreuves—à corriger—de l'*Affaire Clemenceau*, à l'illustre auteur d'*Indiana* et de *Valentine*. Admiration mutuelle basée sur une sincérité absolue.

Chez George Sand l'admiration va à l'homme autant qu'à l'écrivain. Elle se souvient toujours de l'envoi de la correspondance adressée à Chopin. Pour elle, comme elle le dit à Dumas : "Tout passe, jeunesse, passions, illusions et besoin de vivre: une chose reste, la droiture du cœur." Et quand elle meurt, il est un de ceux à qui elle confie ses papiers.

Chronique du Chiffon

Pour grand vêtement à porter constamment, est recommandé le drap zibeline à longs poils, chaud et confortable. Le drap zibeline se fait en noir et en toutes couleurs à la mode: marron roux dont l'*Abeille* a déjà parlé, réséda, gris, bleu marin et enfin en mélangé, variété très multiple dans ses diversités, car on en fait même à petites queues tissées dans l'étoffe. Les cols de manteaux se garnissent beaucoup de dentelle nuance ficelle, imitation de points de Venise et d'Irlande. Le même genre se fait en noir avec entre-deux assorti.

Le métal n'orne pas seulement les soieries. On le retrouve dans les robes de lainage, assorti à la teinte du tissu.

A retenir, les étamines d'hiver, ainsi pointillées de métal. Du reste, pour grande toilette tous les tissus ajourés sur transparents de soie de couleur, assortie ou différente, auront beaucoup de succès. Pour porter constamment, on fait de ravissant lainages à petits quadrillés avec fleurettes, rayures ou dessins courants, toujours disposés sur un fond de nuance unie, différent des dessins. On fait également de très grands dessins toujours sur fond uni. Cette étoffe sera surtout employée pour les jupes et ces jupes se porteront avec un corsage-blouse en drap velours de teinte unie. Le drap velours est un lainage à cotes veloutées. Ajoutons, afin que nos lectrices soient tout à fait renseignées, que les jaquettes se porteront beaucoup et assez longues, ainsi qu'il convient à un vêtement d'hiver destiné à tenir bien chaud et à être mis sur une robe en tissu épais. Citons pour finir deux ou trois nuances nouvelles qui seront à la mode: le bleu métallique, un gris champignon et un gris cendré très foncé.

—Ne riez pas, poursuivit un peu ému Gilberte, tout ce que vous voyez n'est qu'apparence....

Mme de Bukke n'est que ma mère adoptive, et son nom en effet célèbre dans l'histoire du Danemark, son nom glorieux ne m'appartient pas.... Je n'ai pas plus de droits à la fortune qu'au nom...

—Vous vous appelez bien Gilberte toujours? Ma chérie, c'est Gilberte que j'aime, Gilberte que j'épouse.... Gilberte que ma mère accueillera les bras ouverts....

En daignant entrer dans notre famille vous nous apportez la plus belle dot du monde....

Un flot de larmes s'échappa des yeux de la jeune fille; elle laissa tomber sur l'épaule de Maurice sa tête charmante, et murmura :

—O noble cœur! que j'avais tort de craindre.

Vous valez mieux que moi, Maurice, car moi, j'ai douté de vous...

Un long moment ils demeurèrent embrassés, perdus, ravis en plein ciel, puis Maurice avec une douce autorité passa sous son bras la petite main tremblante de Gilberte et dit :

—Venez, mon amie, ma chère femme, et soyez confiante dans la loyauté de mon cœur.

Dès ce jour nous sommes l'un à l'autre, et rien ne pourra faire qu'il en advienne autrement.

—Mais.... objecta-t-elle encore, votre père?

—Gilberte, demanda-t-il gravement, vos parents étaient d'honnêtes gens, n'est-ce pas?

—Certes répondit-elle avec orgueil.

Mon père fut un brave soldat, et ma mère.... (sa voix s'altéra en disant ces mots), ma mère une douce et charmante femme, partie trop tôt hélas!

—Nous n